

Alexandre Dumas et Le Havre

Alexandre Dumas (1802-1870) aimait la mer et les voyages. Il aimait Le Havre, peut-être la ville de France où il se rendit le plus souvent, *dix à quinze fois* écrit-il lui-même en 1868. Les motifs de ces séjours sont des plus divers : régates en mer, rendez-vous galants, achat d'un canot de sauvetage destiné au port de Naples, répétition de ses pièces au Grand-Théâtre... L'Exposition maritime internationale ne pouvait que l'attirer.

Il s'installe au Havre le 23 juin 1868 et, mis à part quelques allers et retours à Paris et plusieurs escapades en Normandie, il va y demeurer pendant plus de quatre mois, jusqu'à la clôture de l'Exposition. Son arrivée, largement annoncée par la presse locale, attire à son hôtel de nombreux visiteurs. Dumas est alors âgé de 66 ans, ses cheveux grisonnent et il a pris de l'embonpoint ; il est usé par quarante années de labeur acharné et, au fil de la vie débridée qu'il a menée, sa santé s'est détériorée. Mais si son étoile a quelque peu pâli à Paris, sa popularité demeure très forte en province ; au Havre où il compte de nombreux amis, il va être, comme l'écrit, après le *Figaro*, le journal satirique *Le Havrais* « plus roi que n'y fut jamais François I^{er} lui-même ». Durant cet été 1868, on le voit partout, en effet, à l'Exposition, bien sûr, mais aussi aux spectacles, aux concerts, aux courses de taureaux hebdomadaires, aux courses hippiques...

Au cours de sa carrière d'écrivain, Dumas a fondé divers journaux, à la durée de vie plus ou moins éphémère. En se rendant au Havre, il a l'intention d'approvisionner en articles sur l'Exposition la plus récente de ses publications, le *Dartagnan*, créé le 4 février 1868. Las, le *Dartagnan* cesse de paraître le 4 juillet, faute de lecteurs. Qu'à cela ne tienne, il envoie d'abord ses textes à un journal local, le *Journal du Havre* ; il publie aussi un *Programme officiel de l'Exposition maritime* (8 numéros) dont il est le rédacteur en chef. Dans l'un comme dans l'autre, il consacre plusieurs *Causeries* à l'Aquarium et à ses hôtes, devant lesquels il s'attarde longuement.

Quand Dumas s'amuse, ou s'astreint, à écrire plusieurs variations sur un même thème, il ne se copie jamais littéralement, du moins dans la forme si ce n'est sur le fond ; dans le cas présent, les deux sources sont complémentaires. Dans le texte qui suit (extraits du *Journal du Havre* des 2, 8 et 10 juillet 1868 et du *Programme officiel de l'Exposition maritime*, n° 1 à 6), les titres seuls ne sont pas de Dumas ; ils ont été ajoutés afin de distinguer les articles d'origine différente et d'en faciliter la lecture.

Alexandre Dumas à l'Aquarium de l'Exposition maritime internationale du Havre de 1868

Passons à l'Aquarium - voilà qui réjouira éternellement les grands et les petits enfants - voilà de la science amusante et de l'instruction pittoresque. - Merci à M. Lennier, qui a d'abord eu l'idée ingénieuse de faire avec des paillassons une grotte de Fingal, qui a l'air de coûter les yeux de la tête, et qui coûte quarante mille francs - et ensuite celle de réunir dans cette grotte et autour de cette grotte, les monstres les plus ingénieux et les plus

grotesques de la création, depuis l'anémone de mer, qui ressemble à une fleur, jusqu'au phoque, qui ressemble à un homme.

Mais ce n'est pas, dans un coup d'œil à vol d'oiseau sur l'Exposition, que nous pouvons rendre compte de cette admirable collection, à laquelle les quatre parties du monde que nous avons sous la main ont fourni leurs spécimens, et que nous pouvons passer en revue, autrement que pour les numéroter, les quarante-deux bassins garnis de glaces qui nous offrent ces précieux échantillons du monde sous-marin.

Non, nous irons de l'un à l'autre, et comme dans notre vie nomade nous avons fait un peu de tout, même de l'histoire naturelle, nous tâcherons, sur quelques-unes des espèces qui passeront sous nos yeux, d'émettre quelques vues nouvelles et de donner quelques détails inconnus.

Anémones de mer, éponges, méduses

C'est par les fleurs que nous commencerons. Voilà de la végétation animée. C'est le passage des plantes aux mollusques. Rien ne se fait par bonds dans la nature, et chaque degré de l'immense échelle de la création est occupé. - L'anémone de mer s'est arrêtée au plus bas.

Quoique l'anémone ressemble plus, avec sa collerette de tentacules, à une marguerite qu'à une anémone, nous lui laisserons le nom sous lequel elle est indiquée. C'est ce qu'il y a de plus simple comme création, un sac, qui se retourne pour se vider, et qui n'a qu'un orifice supérieur pour tout faire.

M. Poret, dans son excellent opuscule sur l'Aquarium, prétend qu'il y a des rapprochements sympathiques entre l'anémone et le bernard-l'hermite ; tantôt c'est le bernard-l'hermite qui porte l'anémone en croupe, tantôt c'est la fleur qui sert d'habitation au bernard-l'hermite.

Voilà pour le premier et le second bacs.

Le troisième et le quatrième sont consacrés aux polypiers, aux serpules, aux éponges, aux méduses...

Nous sommes ici dans l'abîme de la vie molle et invertébrée. Buffon ne s'en inquiéta aucunement. Il est cependant curieux de voir les tâtonnements de la nature essayant la vie. Ce fut Lamarck qui, le premier, abaissa son regard sur ces aînés de la création. Il vit au fond ces madrépores, puis par couches successives et montant vers la vie et vers la lumière, l'animalité peuplant tout, l'infusoire faisant des montagnes ; sous l'eau salée, des milliards d'ouvriers travaillent : la terre les fait et à leur tour ils font la terre.

Cherchez-les, ces travailleurs dont les ancêtres remontent comme les nôtres à la création du monde. Ils sont invisibles au premier coup d'œil. Sont-ce ces grains de sable qui ressemblent à des cornets, à des éventails, à de la mousse ? Justement c'est cela. Leur monde a 3 millimètres de circonférence ; là où ils sont nés, ils vivent, se reproduisent et meurent. Chacun bâtit une maison nouvelle sur la maison natale. Eh bien, ce sont leurs congénères qui ont bâti la chaîne des Maldives qui a 500 milles de long.

Voilà pour les polypiers.

Quant aux serpules, c'est autre chose. Essayez de voir le petit ver qui sort de son fourreau ; tâchez de distinguer son panache admirable de finesse et de couleur. Pas de tête, un estomac à la place de la tête,

quatorze rubans à la place de jambes et de bras, cent trente-six plaques triangulaires par ruban, chaque plaque armée de sept dents qui lui servent à se mouvoir ; en tout treize mille trois cent vingt-huit pieds pour marcher.

Ah ! Voilà une éponge, vous criez-vous. Mais, vous le savez, l'éponge est un animal qui se pêche dans la Méditerranée soit en plongeant, soit en draguant. Aussitôt après la pêche, on les foule aux pieds, on les lave tour à tour dans l'eau de mer et dans l'eau douce, jusqu'à ce que le mucus gélatineux, qui est la vie de l'éponge, ait disparu.

Vous rappelez-vous, dans les belles nuits d'été, avoir vu la mer phosphorescente autour de vous ? Vous rappelez-vous avoir vu planer des morceaux de gélatine qu'on eût cru des globes de flammes ? Vous jetez un seau à la mer au bout d'une corde et vous parveniez à pêcher l'étrange bête que vous transvasiez sur le pont du bâtiment.

Mais là ses couleurs s'évanouissaient, elle fondait comme de la glace, et au bout d'un instant vous cherchiez vainement la place où vous l'aviez posée.

C'est la méduse, la principale nourriture de la baleine ; elle les prend par milliards dans sa large gueule, les roule avec ses fanons, les amincit à la taille de son gosier, et les avale comme elle avalerait un bout de boudin.

Oursins et étoiles de mer

Passons à cette espèce de châtaigne noire revêtue de piquants comme un hérisson.

C'est l'oursin - c'est l'oméga des êtres circulaires et rayonnés - c'est la borne du genre défensif ; c'est la fin des créatures circulaires et rayonnées ; sa cuirasse est faite de pièces mobiles, sensibles - l'animal enfermé dans sa carapace - marche sur ses pointes comme des échasses.

Ouvrez-le et vous trouverez une espèce de crème jaunâtre ; c'était cette crème qui avait une volonté, qui se mouvait, qui marchait, il n'y a qu'un instant.

Combien de fois en vous promenant sur le rivage, n'avez-vous pas ramassé à marée basse des étoiles de mer ; vous avez pris dans votre main l'animal mort ou à peu près et vous l'avez rejeté, sans vous donner la peine de l'étudier.

La peau est rugueuse. M. Gaudry a compté ses rugosités, il en a trouvé plus de dix mille.

Encore une capricieuse fantaisie de la nature.

Voilà une étoile qui a la bouche s'ouvrant sur l'estomac, les intestins dans ses rayons et les yeux à l'extrémité de ses rayons.

Certaines étoiles de mer ont la faculté de se multiplier d'une singulière façon : en se tuant.

L'animal brise ses cinq rayons et reste avec son corps. Au bout d'un certain temps, le corps s'est refait des rayons, et les cinq rayons se sont refait des corps.

Il y avait une étoile seulement, le suicide en a fait six.

Homards, crabes et bernard-l'hermite

Voici maintenant le Chevalier de la mer enfermé dans son armure ; c'est la terreur de l'onde. Mais du moment où vous le mettez à terre, il ne sait plus

que vous regarder avec les 2 500 facettes de ses yeux et vous menacer en levant vers vous une de ses grosses pattes.

Dans la mer, c'est un abominable tyran. Ses yeux voient à droite, à gauche, devant, derrière. Ses antennes ont trois sens : à la base l'ouïe et l'odorat, au bout le tact. Il n'a pas de cou, la tête dans le ventre, l'œil voit, et nous avons dit de quelle façon, immédiatement les palpes tâtent, aussitôt les pinces serrent, les mâchoires brisent, l'estomac avale.

Ses dix pieds sont dix mains ; c'est par là qu'il respire. Son seul ennemi, c'est la tempête, qui le brise contre le rocher. Par bonheur, si tempête et rocher combinés lui brisent une patte, il l'ampute avec l'autre.

Le homard, car c'est de lui qu'il est question, remplit près des rivages dont il s'éloigne peu la fonction d'inspecteur de la salubrité. Qu'un gros animal échoue, homards, crabes et langoustes accourent et se mettent à l'œuvre. En un instant tout est fini ; la proie est non seulement disparue, mais digérée.

La seule différence qu'il y a entre le homard et la langouste, c'est que la femelle du homard fait 25 000 œufs et la langouste 100 000 - que le homard a des pinces énormes et que la langouste n'en a pas.

Au bout de six mois, ces œufs éclosent. Il en sort non pas des crustacés, mais des espèces de têtards qui subissent quatre transformations en quarante jours. Au bout de ces quarante jours, il a à peu près la forme qu'il conserve, du reste, de sa vie.

Les crabes sont, s'il est possible, encore plus avides et plus batailleurs que les homards. - Comme les anciens Teutons qui, en marchant au combat, frappaient sur leurs boucliers, eux font claquer leurs pinces. Aucun animal ne peut les combattre à armes égales. Si le requin se risquait à l'avalier, il lui rongerait les entrailles. - Avant d'être mort, l'homme qui se noie sent la morsure de leurs tenailles. Deux hommes du célèbre navigateur anglais Drake s'étant endormis près du rivage tandis que leurs compagnons allaient à la découverte, furent attaqués par des centaines de ces animaux et dévorés vivants !

Reste le crabe Maïa, l'araignée de mer, que rien ne distingue du crabe ordinaire, si ce n'est qu'il est plus hideux encore - au reste vous l'avez devant les yeux, vous pouvez en juger.

Après les homards, les langoustes, les crabes, c'est-à-dire après les brigands de grands chemins qui s'embusquent aux tournants des routes, viennent les filous, les pickpockets, les tire-laine, les bernard-l'hermite enfin.

Mais s'il est un escroc au monde qui ait une excuse, c'est bien lui. La nature l'a fait armé jusqu'à la ceinture, cuirasse, gants, et masque de fer, il a tout ; de la ceinture à l'autre extrémité, rien, pas même de chemise ; il en résulte que le bernard-l'hermite fourre cette extrémité où il peut.

Le créateur qui avait commencé à l'habiller en homard a été dérangé ou distrait au milieu de la besogne, et l'a terminé en limaçon.

Cette partie si mal défendue et si tentante pour l'ennemi est sa grande préoccupation : à un moment donné cette préoccupation le rend féroce. S'il voit une coquille qui lui convienne, il mange le propriétaire de la coquille et prend sa place toute chaude. Mais comme au bout du compte la maison n'est pas faite pour lui, au lieu d'avoir l'allure grave et honnête du

colimaçon, il trébuche comme un homme ivre et, autant que possible, ne sort que le soir de peur d'être reconnu.

Vous avez entendu parler autrefois, dans votre jeunesse, d'un petit chien que le gardien des animaux avait jeté pour s'amuser dans la cage du lion, la pauvre bête s'était faite si petite, si humble, si tremblante, que le lion en avait eu pitié, et l'avait pris en tendresse. Il vécut ainsi cinq ou six ans près du lion, et lorsqu'il mourut, le lion manifesta sa douleur par de lamentables hurlements.

Nous ne voulons pas faire de comparaison entre le roi des animaux et le déshérité de la nature, mais il existe un petit crustacé qu'on appelle le pinnothère, qui comme le chien habitait la cage du lion, habite l'écaille de l'huître. S'il craint quelque danger, il pince l'huître, l'huître serre ses valves et son hôte est en sûreté.

Dans le même bac nous pouvons suivre la crevette, et qui dit crevette dit bouquet, dans ses évolutions. Son corps est si transparent qu'on lui voit le cœur et l'appareil respiratoire comme une tache. Cuite, elle devient plus compacte, la gélatine se fait chair et elle partage avec l'huître le privilège d'ouvrir l'appétit aux gourmands.

L'huître et la perle

Nous voici arrivés aux huîtres.

L'huître n'ayant pas de tête, n'a ni organe de la vue, ni organe de l'ouïe, ni organe de l'odorat.

Elles vivent par banc – est-ce l'amour de la société qui les réunit – j'en doute. L'huître a peu de relation avec l'huître, si voisines que soient leurs maisons ; leur seul exercice est d'ouvrir et de fermer leurs valves, leur seul plaisir est de manger ; tout le reste du temps elles dorment.

Comme elles ne peuvent pas aller trouver leur nourriture, c'est leur nourriture qui vient les trouver ; elle leur est apportée par le mouvement des flots, et c'est pour la recevoir qu'elles ouvrent leurs valves.

Les huîtres, privées de la faculté de la locomotion, sont hermaphrodites, leur double sexe, au moment de leurs amours égoïstes, se développe comme deux fleurs : puis le mystère de la reproduction accompli, il disparaît laissant l'huître fécondée. [...]

Et puis, ne l'oublions pas, et si nous allions l'oublier, la première jolie femme que nous rencontrerions nous en ferait souvenir – c'est l'huître qui produit la perle.

La perle, cet ornement des sultanes que les délicates filles de l'Orient aiment avant toute chose – qu'elles préfèrent aux diamants, ambition de nos enrichies d'Occident.

Pourquoi la perle a-t-elle en elle quelque chose de si sensuel et de si séduisant ? – C'est que son éclat voilé s'harmonise admirablement avec la peau. – Les femmes russes sont folles des perles ; il est vrai qu'elles sont des orientales : écartez leur fourrure de martre ou de renard bleu, écartez le satin, écartez la dentelle – arrivez au cou – et vous trouverez autour du cou l'éternel collier de perles. [...]

L'huître qui produit la plus belle perle – est l'*avicula margaritifera* – le petit oiseau qui porte des perles. – Pourquoi ce nom étrange ? C'est que l'huître, ses valves écartées, a une certaine ressemblance avec un oiseau dont les ailes seraient ouvertes.

Qu'est-ce que la perle ?

Un accident de l'huître, un globule isolé de substance calcaire très dure ; on en a trouvé jusqu'à 78 dans la même huître.

Les orientaux appellent les perles des gouttes de rosée durcies.

Le poulpe

Dans les bacs 17 et 18 nous allons faire connaissance avec les mollusques céphalopodes - c'est-à-dire qui ont des pieds à la tête.

C'est le poulpe débaptisé par Hugo et devenu la pieuvre.

Il faut dire pour rendre justice au poulpe que c'est bien la plus hideuse créature qui soit sortie des mains du créateur.

Et encore paraît-il qu'aujourd'hui nous n'avons plus que des poulpes dégénérés.

Le poulpe a probablement précédé l'homme d'une centaine de millions d'années - les terrains les plus anciens avaient sans doute besoin d'être nettoyés ; le suceur naquit poulpe gigantesque, avec un bec de deux pieds de long, un corps énorme et des tentacules de trente à quarante pieds.

Un pareil être serait le plus grotesque de la création s'il n'était le plus terrible - vivant de nos jours il ferait fuir l'éléphant, le lion, le rhinocéros et le tigre - comme il a fait fuir les vaisseaux !

Notre naturaliste Péron, qui fut attaché comme médecin naturaliste à l'expédition aux terres australes que commandait Baudin de 1800 à 1804, rencontra dans les parages de la Tasmanie un calmar qui avait des bras de 7 à 8 pieds de long. - Rang, dans les mêmes eaux, en rencontra un de la grosseur d'un tonneau... [...]

Je dois dire que malgré ces effrayants récits, j'ai familiarisé à leurs dépens avec les poulpes de la rade de Naples et de la baie de Pourrol. J'avais un pilote grec nommé Podimala qui en était très friand et qui passait sa vie à les tirer du fond de l'eau avec une ficelle amorcée d'un morceau de drap rouge. - Il appelait cela pêcher à la palangrotte.

Amené à la surface de l'eau, le poulpe était vidé avec soin, coupé en morceaux et passait immédiatement dans la poêle. - C'était un mets très délicat, assez parfumé et qui, sauf une légère odeur de musc, ressemblait à de l'oreille de veau.

J'avoue que pour mon compte j'aimais fort cette friture.

Equilles, moules, seiches

Ce petit filet d'argent au nez pointu comme une aiguille, et que l'on prendrait pour du frai d'anguille, se pêche avec une bêche en fer dans le sable.

A la mer basse, à Trouville, on voit une foule d'enfants et quelques grandes personnes s'acheminer sur la plage avec des houlettes sur l'épaule, ce sont des pêcheurs d'équilles, et non des bergers.

Tout habitants du sable qu'ils soient, ils ne sont pas plus faciles à prendre que s'ils étaient dans l'eau, ils glissent entre les doigts et piquent des têtes dans le sable où, grâce à leur nez pointu, ils entrent aussi facilement que s'ils entraient dans la mer.

Dans les mêmes bacs sont des moules, on reconnaît celles du Havre par leur petitesse, elles sont plus fines de goût, mais pour les manger c'est un travail qui atteint la fatigue - la dissection des crevettes.

Comme relation sociale on peut mettre à peu près sur le même rang la moule et l'huître – seulement – l'huître ne fait œuvre de son corps excepté pour manger et dormir – tandis que la moule file ni plus ni moins que les trois Parques et la reine Berthe.

La moule a une espèce de doigt qu'elle allonge et qu'elle raccourcit à volonté : on la voit allonger ce doigt hors de ses valves et elle le pose sur une pierre – c'est un fil qu'elle y attache.

Les jours où elle n'est point paresseuse elle attache six de ces fils – en vingt jours – cent vingt.

Arrivée là, elle est au bout de sa quenouille.

Ce sont ces fils qu'on a tant de peine à arracher aux moules quand on les nettoie pour les faire cuire.

Dans les mêmes bacs que les moules se trouvent les seiches.

C'est une variété de poulpe, placée par la nature au-dessus de lui, puisqu'elle porte sur le dos un os, ayant la forme d'un bouclier oblong.

Cet os dont on trouve des quantités au bord de la mer est celui qu'on donne aux oiseaux pour leur aiguiser le bec.

Outre ce moyen de défense, la seiche possède une poche remplie d'une liqueur noire, avec laquelle on fait la sépia, qu'elle lance au nez de l'animal qui la poursuit. – Il est bien rare que celui-ci demande son reste.

La seiche sans passion n'est pas belle à voir. – Posée sur un rocher ou sur le sable elle en prend la couleur, les plis de son manteau d'un gris sale flottent autour d'elle, les tentacles [sic] de son museau vont çà et là – cherchant à quoi se prendre – et à marée basse on mettrait le pied dessus à coup sûr sans se douter qu'on écrase un animal doué de vie.

Mais quand la seiche est en colère ou amoureuse, elle change du tout au tout, elle passe de l'algue marine [sic] au bleu lapis, du bleu lapis au jaune. – Son œil serein exprime aussi franchement qu'un œil humain le sentiment qu'elle éprouve.

Nous avons, il y a quelques jours, joui du spectacle assez curieux d'une seiche coquette, d'une seiche amoureuse, d'une seiche jalouse.

Le trio aquatique jouait un drame dont il était facile de comprendre toutes les péripéties.

On avait d'abord mis dans le bac aux mollusques deux seiches seulement, un mâle et une femelle.

Le mariage s'était accompli et les deux époux paraissaient vivre dans la meilleure intelligence – lorsque M. Lennier eut la funeste idée d'introduire dans le même bac un second mâle plus petit que le premier.

Il paraît que la seiche est un poisson très inflammable : à peine le petit mâle eut-il vu la maîtresse de la maison, qu'il devint amoureux d'elle et le mari jaloux de lui.

Rien de plus comique que ce trio représentant assez bien certains ménages de Paris.

Aussitôt que le mari avait le dos tourné, la seiche lançait à son amant de cœur un regard assassin, celui-ci ne faisait qu'un bond et arrivait au rendez-vous ; mais à peine le mari avait-il terminé l'affaire qui l'avait éloigné de sa femme qu'il revenait nageoires déployées, surprenait les deux amants, tombait sur le petit mâle, le prenait entre ses tentacules et le rouait de coups.

A peine échappé des nageoires du mari, l'amant disparaissait et allait se fourrer dans le trou le plus obscur qu'il pouvait trouver, mais au premier coup d'œil de sa seiche il oubliait tout, à la fois dans les mêmes délices et dans les mêmes dangers.

Au bout d'une quinzaine de jours de cette existence, la seiche femelle mourut de consommation.

A la suite de cette mort, le mari et l'amant se raccommodèrent et vivent aujourd'hui dans la meilleure intelligence.

Dans le bac n°16, nous pouvons voir les œufs que la pauvre seiche a laissés en mourant et qui sont attachés sur des spongiaires.

Poissons d'eau douce et d'eau de mer

J'avoue que j'ai laissé à regret les seiches pour passer aux poissons vertébrés.

Le poisson pur et simple est cependant, quand on veut prendre la peine de l'étudier, un des miracles de la nature.

Le poisson est le véritable enfant de la mer - anémones, étoiles, crustacés, mollusques, n'en sont que les bâtards.

Un jour, à leur grand étonnement, ils virent apparaître une créature libre, glissante, onduleuse, fluide, coulant comme le flot - comme le crustacé n'ayant pas de cou - frappant de la queue pour faire avancer la tête, et alors passant comme un trait, comme une flèche, comme un éclair.

C'était le type du mouvement.

L'oiseau a besoin de se reposer, il doit brancher pour dormir ; le poisson ne s'arrête jamais, il marche en dormant.

Tous les animaux ont les limites que leur impose le froid. Sur le mont Cenis, là où la vie semble avoir cessé depuis longtemps, au-dessus duquel plane, mais ne séjourne pas l'aigle, il y a un lac, dans ce lac d'excellentes truites ; d'où sortent les harengs ? des glaces du pôle ; où fuient les baleines craintives ? sous les banquises inhabitées même par les ours blancs.

Les deux bacs suivants sont consacrés aux poissons d'eau douce : perches, tanches, carpes, gardons, goujons, dorades de rivière et anguilles.

Ah ! J'entends déjà nos pêcheurs de rivières, assez mauvais naturalistes, me demander d'où viennent les anguilles et comment elles se reproduisent.

Allez à la montée de l'Orne, et vous verrez d'où elles viennent : par milliers, par millions, par milliards, elles remontent au centre de la France, on les prend à pleins paniers, minces comme de la barbe de capucin, et on les mange frites comme des équilles.

Maintenant, l'anguille est-elle vivipare, est-elle ovipare ? Elle est tous les deux : privez-les d'eau, elles feront leurs petits vivants. Donnez-leur de l'eau, elles pondront des œufs.

J'ai eu souvent des femelles d'orvets pleines. Je les mettais dans des caisses de bois remplies de terre ou de sable : elles faisaient des petits vivants, minces, ténus, charmants, pareils à des fils d'or.

Il est fâcheux qu'aucune loi de pêche ne s'étende à la montée des anguilles, dont on détruit des milliards au mois de mai. [...]

L'anguille nous conduit assez naturellement à la famille des congres, les congres aux chiens de mer et les chiens de mer aux requins, c'est-à-dire aux squales, ces véritables bandits de la mer.

Le congre, qui vient de la grosseur de la cuisse, et qui mesure jusqu'à huit à neuf pieds de long, est un des plus grands destructeurs de poisson que l'on connaisse après l'esturgeon et le requin.

Le chien de mer, que renferme le même bac que le congre, est le portrait vivant, mais en miniature, du requin, comme le sterlet de l'esturgeon. - Seulement chien de mer et sterlet ne dépassent pas la taille d'un mètre - tandis que le requin atteint celle de trois et quatre mètres, et l'esturgeon celle de deux et demi ou trois au plus.

Le plus grand que j'aie vu entre l'Oural et la Volga, ne dépassait pas neuf pieds ; tandis que nous avons pris un requin sur les côtes d'Afrique, qui avait plus de trois mètres et demi. [...]

Ne passons pas devant la famille des raies sans nous y arrêter. La raie est une des fantaisies de la nature, et le peu d'étonnement qu'elle nous cause tient à sa présence si nombreuse dans nos mers.

Sont-ce des ailes, sont-ce des nageoires, ces deux rames dont la raie bat la mer ; est-ce un fouet, est-ce une queue, cette arme longue, souple et déliée avec laquelle elle divise les flots ; - mince et déplaçant peu d'eau, elle file obliquement, monte et descend sans le secours de la vessie nécessaire aux autres poissons. - La raie bouclée porte une arme terrible, offensive et défensive ; - il est vrai que la défense est parfois un peu tardive. - L'ennemi qui la dévore en meurt.

Un des phoques de l'Exposition a manqué en mourir l'autre jour, et il a fallu un estomac de phoque pour y résister. - On avait oublié de lui donner à manger à lui et à ses camarades ; l'un des trois s'est traîné jusqu'à un baquet où étaient des raies bouclées et s'en est donné à cœur joie ; mais le moment est venu où il s'est aperçu de la bêtise que sa glotonnerie lui avait fait faire. Contre toute espérance il a survécu.

Si au lieu de la raie bouclée simple il avait eu affaire au rhinobate, il n'en fut pas revenu : ni homme ni animal n'est capable de digérer son aiguillon, dont la piqûre est aussi dangereuse que celle de la vipère.

Jusqu'à présent on avait cru que les maquereaux expiraient instantanément en passant de l'eau à l'air. M. Lennier nous a donné la preuve du contraire. Tout à l'opposé du hareng couvert de sa cuirasse d'argent qui nous arrive du pôle, le maquereau, comme ses congénères les bonites, les thons, n'a pas d'écailles, et sort des grandes profondeurs tropicales de l'Atlantique.

Ce sont les migrants par excellence ; comme les Huns, les Goths, les Wisigoths, un chef les conduit, ils ont leur Attila, leur Alaric, leur Ganséric.

De même qu'à la suite des nations fauves, marchait le désert, la famine marche derrière eux ; ce sont des écumeurs de mer que ces terribles émigrants, et les malheureux harengs savent de quelle façon ils se servent des dents que la nature leur a données.

Puis viennent les poissons plats, au visage de travers, qui nous font oublier les mulets, ces innocents mangeurs d'herbes, si appréciés des Romains, que Lucullus disait qu'il aimerait mieux perdre les deux mulets de sa litière, que celui qui, à son appel, venait des profondeurs de l'eau manger dans sa main.

N'allez pas plus loin sans demander à voir l'hippocampe, c'est un curieux produit de l'embouchure de la Seine, qui ne ressemble pas à celui du golfe de Naples.

Ce dernier a eu l'honneur d'être sculpté par un statuaire inconnu, qui, au lieu d'une espèce d'insecte de la grosseur du bernard-l'hermite, en a fait un petit cheval, sur lequel il avait assis une nymphe de la mer ; les trop vertueux directeurs du musée de Naples l'avaient, sous les Bourbons, relégué dans le cabinet des choses obscènes, et avaient muré la porte du cabinet. - Nommé directeur honoraire du musée de Naples, mon premier soin fut de faire enfoncer cette porte, on trouva dans le cabinet deux Titiens et un Albane, des censeurs idiots avaient confondu le nu avec l'obscène.

Le cheval marin de M. Lennier, qui est gros comme une crevette, avait disparu l'autre jour pendant 72 heures. On le crut perdu ; tout à coup on le retrouva dans le bassin des phoques, sans que personne pût savoir qui l'avait conduit là.

Nous voilà arrivés aux rougets : regardez, ce ne sont plus des nageoires, ce sont des ailes, et des ailes de papillons, bleues, vertes et roses. Ce sont les sphinx de la mer.

Ils sont le passage entre le poisson volant et le poisson ordinaire.

Examinez leur bouche : ils ont là une nageoire incomplète à laquelle manque la membrane.

Ce n'est point une nageoire, c'est l'opercule.

Comme les dents des morses, cela lui sert à se traîner au fond de la mer. C'est un râteau avec lequel il s'accroche et avance.

C'est pour les moments de paresse où il ne veut pas nager.

La grotte d'Amérique

Entrez dans la grotte d'Amérique, formée en effet de roches appartenant au continent américain, [...]

- Oh ! quelle horreur, disait une dame, voilà des fœtus d'enfants !
- Non, Madame, a répondu poliment le cicérone, ce sont des grenouilles.
- Comment ! des grenouilles ?
- Oui, Madame, des grenouilles-taureaux.
- Mais il y a moins de distance de cette grenouille à un enfant que d'un singe à un homme.
- Aussi, Madame, répondit le cicérone, un savant américain s'apprête-t-il à soutenir cette thèse, que ce n'est pas l'homme qui est un singe perfectionné, mais l'enfant, qui est une grenouille parfaite.

La dame regarda avec une minutieuse attention les grenouilles, et s'en alla en disant :

- Décidément, je suis de l'avis du savant américain. - Allons voir les phoques.

La mer des phoques

Suivons-la. Les phoques m'ont toujours intéressé.

Ce sera bientôt un animal légendaire comme l'ours blanc.

- Avez-vous vu des ours blancs pendant votre voyage au Spitzberg, demandai-je à son retour de ce beau voyage à mon ami Biard ?
- Non, me répondit-il, les voyageurs les ont tous mangés.

Il en est ainsi des phoques.

- Hélas ! j'ai à me reprocher d'avoir tué deux de ces pauvres diables, qui ont l'air d'hommes mal venus, en Finlande, sur le lac Ladoga, ce qui a diminué d'autant l'espèce.

Espèce honnête, inoffensive, et qui n'a mérité que par la quantité d'huile qu'il contient, la guerre que l'homme lui a déclarée.

Si le mâle ressemble à un homme avorté, la femelle a bien quelque chose de la femme incomplète, physiquement parlant, bien entendu.

Moralement je ne sais, satire à part, si l'avantage serait du côté de la femme.

Je ne parle pas des femmes exceptionnelles, bien entendu, de celles qui ont reçu le prix Montyon, ou qui l'ont mérité.

Ecoutez Michelet, ce doux et tendre ami de la nature inférieure :

« Les femelles sont douces et sans défense : si on leur fait du mal, elles pleurent et s'agitent douloureusement avec des regards de désespoir.

Elles portent neuf mois et élèvent l'enfant cinq ou six mois, lui enseignent à nager, à pêcher, à choisir de bons aliments ; elles le garderaient bien plus si le mari n'était jaloux. Il le chasse de peur que la trop faible mère ne lui donne un rival en lui ».

Mais, attendez, voilà les lamantins qui font un pas de plus vers la famille humaine et qui peuvent déjà lui donner la main.

Car ils ont une main, une main avec laquelle la femelle serre son petit contre son cœur, et, si elle a deux enfants, une seconde main dont elle conduit l'autre.

Chez le phoque, la main est restée nageoire.

Est-ce que les lamantins auxquels il ne manque que le pouce seraient des candidats à l'humanité, par hasard ?

Est-ce que l'homme ne serait ni une grenouille perfectionnée, ni un singe embelli, mais un lamantin complété ? [...]

Quand nous arrivâmes, à la mer de trente pieds de long sur dix de large qu'ils ont échangée contre leur océan sans limites, il y avait une femelle de phoque qui, comme Latone, s'était payé une île mouvante.

Elle était couchée sur une gigantesque tortue qui la promenait, sans s'apercevoir qu'elle était prise à l'heure.

Elle avait sa Délos.

Et l'on ne trouvera rien d'étonnant à cela quand on saura que la tortue dont il est question est grande comme une capote de cabriolet, et pèse quatre cents livres.

Rien que pour les courses de taureaux et l'aquarium – non seulement je serais venu au Havre – mais j'y reviendrais.

Extraits du *Journal du Havre* des 2, 8 et 10 juillet 1868 (Bibliothèque municipale du Havre) et du *Programme officiel de l'Exposition maritime*, n° 1 à 6 (Coll. J. F. Masse).

(d. d.)